

## L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

POUR L'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

ODILON BERGERON,

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,  
Séminaire de Chicoutimi,  
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de  
DELISLE & GRENON, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 12 Octobre 1901.

## Pressentiments d'Oiseau-Mouche

Il se fait de ce temps-ci un travail considérable pour resserrer les liens qui unissent l'Angleterre à ses colonies, et consolider ce que l'on appelle l'empire britannique. Travail gigantesque, mais séduisant, et bien propre à tenter l'ambition et le patriotisme des hommes d'état anglais. Consolider l'empire britannique, en effet, ce serait presque refaire l'unité du monde au profit et à la gloire de l'Angleterre ; ce serait, à coup sûr, lui assurer pour longtemps la prépondérance parmi les nations. Travail nécessaire et urgent, car, d'une part, des signes de décomposition se manifestent depuis quelque temps dans le grand corps géographique dont le cœur est à Londres, et, d'autre part, les autres nations se montrent de moins en moins sympathiques à cette puissance envahissante et tracassière qu'elles ont pour adversaire sur toutes les routes du commerce et de l'industrie.

Les politiciens anglais sont donc actuellement à l'œuvre, travaillant à la hâte, l'épée du Transvaal dans les reins, à la solution de ce difficile et important problème : constituer une puissance militaire et commerciale si formidable qu'elle puisse se passer de l'amitié des autres peuples, et au besoin, leur résister par la force des armes. Réussiront-ils ? L'avenir

le dira. En tout cas, il est évident, qu'on n'aura pas à leur reprocher d'avoir manqué de persévérance ni d'énergie dans leur patriotique entreprise, et qu'ils sont habiles à saisir les occasions favorables à la solution qu'ils désirent.

C'est ainsi que la guerre du Transvaal, elle-même, leur a servi à faire admettre par les colonies des prémisses d'où peut sortir leur participation régulière aux guerres de l'empire. Sans doute, c'est librement que les colonies ont fourni leurs contingents, c'est par pur attachement pour la mère patrie qu'elles ont dépensé ces millions de dollars et ces milliers de vies humaines. Seulement, on se demande si les mêmes bonnes raisons qui ont tout de même déterminé les colonies à porter secours à l'Angleterre n'existeront pas à chaque fois que celle-ci se trouvera engagée dans une guerre sérieuse. Et si les mêmes raisons doivent toujours mener aux mêmes décisions, ne vaudrait-il pas mieux décréter une fois pour toutes que les colonies et l'Angleterre ne forment qu'une seule puissance militaire. C'est manifestement là la conclusion pratique que le temps dégagera facilement et vite du précédent que l'on vient de créer, et c'est aussi le résultat que les hommes d'état anglais en attendaient. De là à l'union législative par la représentation de toutes les colonies au parlement d'Angleterre il n'y a pas si loin qu'on le pense peut-être. En effet, si les colonies doivent avec l'Angleterre encourir les dépenses d'argent et d'hommes que nécessite la guerre, n'est-il pas juste aussi, qu'elles soient représentées dans le parlement qui déclarera la guerre, votera les crédits nécessaires, et créera les impôts destinés à combler les vides que ces crédits auront fait au trésor. Nous voilà bien, n'est-ce pas ? à la réalisation des plus beaux rêves de l'impérialisme.

Mais à la rigueur, M. Chamberlain et ses collègues se seraient bien passés de ces prémisses militaires que les événements viennent de leur offrir, et ils sont parfaitement de taille à faire sortir la même conclusion des prémisses économiques que l'antipathie des autres nations leur impose mainte-

nant. Le moment arrive, en effet, où les autres nations entreront en lutte de tarifs avec l'Angleterre, et elles comprendront naturellement les colonies anglaises dans leur haine commerciale. Il faudra alors que la fière Albion et ses colonies s'organisent pour une lutte commune sur le terrain du commerce et de l'industrie, c'est-à-dire, il faudra qu'elles adoptent le même tarif offensif et défensif, et nous voilà encore ramenés à l'union législative. A quoi serviraient, en effet, les parlements particuliers des colonies, si celles-ci devaient recevoir tout fait le tarif qui devra régler toutes leurs relations commerciales. On abolirait tout simplement ces parlements, et il ne resterait dans tout l'empire qu'un seul parlement, celui d'Angleterre.

Il y aurait sans doute un bon nombre de difficultés à résoudre pour faire fonctionner ce gouvernement de manière à satisfaire toutes les parties de l'empire. Il faudrait d'une part, que la représentation fût équitable et proportionnée à la population, et, d'autre part, il serait nécessaire aussi que les éléments coloniaux fussent dans l'impossibilité de constituer jamais une majorité hostile à l'Angleterre. Bref, il faudrait que les colonies, perdant leurs caractères particuliers, devinssent tout-à-fait anglaises de corps et d'âme, et n'eussent plus d'autre ambition que de contribuer à la gloire et à la grandeur de la mère patrie. Ce résultat ne semble pas facile à atteindre ; pourtant, sur les bords de la Tamise, où l'on ne doute de rien, on se flatte d'y arriver assez rapidement.

Mais ne faudrait-il pas commencer dès maintenant le travail assimilateur qui fera de bons anglais d'un cinquième du genre humain et mettra pour ainsi dire dans la banlieue de Londres près d'un quart du globe terrestre ? Ce travail est commencé tout de bon depuis quelque temps, et ce qui vient d'arriver à Malte, où d'un tour de main on a aboli l'italien comme langue officielle, en est un indice tout à fait significatif. Ne serait-il pas nécessaire, en effet, qu'il n'y eût qu'une seule langue officielle dans l'empire qu'on rêve, et n'est-ce pas par là qu'il faut commencer l'œuvre